

La viande

Un article du monde datant du 3 juillet 2018 explique qu'une délégation de bouchers-charcutiers a été reçue récemment au ministère de l'Intérieur. Elle demande une protection face à ce que l'article désigne littéralement comme la « violence vegan », des attaques à base de sang artificiel perpétuées sur les vitrines de boucheries. Voilà le point de départ de mon interrogation : quelque chose qui m'évoque un *witz* – un trait d'esprit freudien. Comment en est-on arrivé là ? Un monde où les bouchers ont peur d'être dépecés par les végétariens. Si on y regarde d'un peu plus près, il me semble pourtant que la question de la viande est toujours un sujet très sérieux en lien avec le cœur même d'une éthique. Il suffit de voir ce qui se rejoue actuellement dans les cantines scolaires et plus largement la place de cette question dans les monothéismes. Je suis allé revoir un peu comment cela commençait dans la Genèse.

Un revirement divin

Tout débute au verset 1-29. Dieu prescrit à l'homme une forme de régime végétarien : « Je vous accorde tout herbage portant graine, sur toute la face de la terre, et tout arbre portant des fruits qui deviendront arbres par le développement du germe¹. » Le commentaire de Rachi et de la tradition orale renforcent l'idée d'un régime strict : Adam et Ève n'avaient pas le droit de faire mourir une créature et d'en manger la chair. En Genèse 2-16, Dieu confirme son incitation à la consommation végétale : « Tous les arbres du jardin, tu peux t'en nourrir », mais il va amener une exception : « L'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras point : car du jour où tu en mangeras, tu dois mourir² ! » La première interdiction touche à l'oralité. Dans la langue originale, il y a un rapprochement possible entre *nakash*, le serpent, et *nashak* – seule une lettre est inversée –, qui signifie « mordre », mordre et également « prêter avec intérêt ». Mordre le fruit défendu entraîne donc une exclusion du paradis originel et la contraction d'une dette par la faute.

¹ *La Bible, Entête*, traduite et présentée par André Chouraqui, 1974. Paris, Desclée de Brouwer.

² *Op. cit.*

Il faut attendre ensuite la fin du déluge en Genèse 9-1 pour que la loi alimentaire soit modifiée : « Croissez et multipliez, et remplissez la terre! [...] Que votre ascendant et votre terreur soient sur tous les animaux de la terre [...] Tout ce qui se meut, tout ce qui vit, servira à votre nourriture ; de même que les végétaux, je vous livre tout³. » Ce préalable d'une totalité, le « Tout ce qui se meut, tout ce qui vit » reprend le « tout arbre du jardin » mais, à nouveau, une exception est posée, cette fois, l'interdiction de consommer le sang. Ce qui pose question, il y a de nombreux commentaires talmudiques dans ce sens, c'est ce revirement divin : pourquoi après avoir été interdite à Adam, la viande est-elle permise à Noé et à ses descendants ? Plusieurs raisons sont évoquées. Premièrement, dans le jardin d'Éden, tuer un animal relèverait d'une cruauté qui donnerait à l'homme l'idée du meurtre. Deuxièmement, l'homme est présenté comme identique à l'animal, de même essence. André Chouraqui précise, en commentaire de sa traduction⁴, que si Adam a reçu l'ordre d'être végétarien, Noé reçoit la permission de manger de la viande à cause du vice originel de sa pensée et de ses actes. La consommation de viande est associée à une reconnaissance de la nature cruelle de l'être humain, de sa domination sur le monde animal et de sa propension au meurtre, à la destruction de l'autre.

Cette reconnaissance me paraît importante dans la construction de la question éthique : elle renvoie l'être du jardin d'Éden à une forme d'animalité et fait du paradis originel un contre-mythe, c'est-à-dire la description d'un lieu toujours déjà perdu. La question soulevée est celle de la coupure comme confrontation originelle au manque et non pas celle d'un retour possible. Le paradis originel prend un statut d'illusion : une construction après-coup qui dit notre impossibilité à revenir en deçà de la chute et de la reconnaissance de la loi. Ce fonctionnement à retardement est proche de la *Verspätung* freudienne et au principe du mythe des origines que S. Freud place au cœur de *Totem et Tabou*⁵. Le meurtre du père de la Horde, sa dévoration sont inscrits comme traces dans le totem et les tabous. Pour qu'il y ait le commencement d'une histoire, il doit y avoir une inscription dans les lois du langage et ces lois devancent l'avènement du sujet. Le zéro est une déduction après-coup de l'existence du un. La nature, une invention de la culture.

³ *Op. cit.*

⁴ *Op. cit.*

⁵ S. Freud (1912-1913), *Totem et tabou*, Paris, Payot, 2001.

Mais le mythe freudien n'est pas innocemment un mythe de dévoration orale. Dans sa *Massenpsychologie*, S. Freud considère qu'il y a une première phase d'identification et d'organisation de la libido qui est une phase orale : « La phase pendant laquelle on s'incorporait l'objet désiré et apprécié en le mangeant, c'est-à-dire en le supprimant⁶. » L'autorisation de la viande distingue l'homme de la rumination animale mais garde trace de son penchant pour la dévoration et le meurtre, trace qui se transforme en loi : « pas de sang ».

Un point supplémentaire : dans la tradition orale, la Mishna, il existe plusieurs commentaires qui associent la construction de l'arche de Noé avant le Déluge avec la dimension langagière et cela précisément avant l'épisode de la Tour de Babel. En effet, les commentateurs relèvent que le mot arche, en hébreu *teva*, signifie « boîte » mais également « mot ». Les kabbalistes associent même les mesures précises de cette arche dont la Bible fait mention avec la valeur numérique du mot *Lachon* (chaque lettre ayant une correspondance chiffrée en hébreu). *Lachon* signifie la « langue parlée⁷ ». La consommation de la viande n'est pas sans lien avec la transformation des animaux sauvés du réel des eaux en « signifiants ». La consommation de la viande est permise par le caractère symbolique de sa transformation et ce qui chute dans cette transformation, c'est le sang.

L'Eucharistie ou le retour du sang

Alors, est-ce le sang interdit qui fait retour étalé sur les vitrines de boucheries ? Il faut voir que le retour du sang n'est pas nouveau et qu'une première réapparition est passée par la vue, le scopique.

Il y a tout d'abord, dans les Évangiles, la vision de Pierre : « En extase, j'eus une vision : du ciel un objet descendait semblable à une grande nappe qui s'abaissait [...] J'y vis les quadrupèdes de la terre, les bêtes sauvages, les reptiles ainsi que les oiseaux du ciel. J'entendis alors une voix me dire : " Allons Pierre tue et mange ! [...] Ce que Dieu a purifié, toi, ne le dis pas souillé. " Ici, tout est mangeable⁸. »

Ce « Tout est mangeable » est justifié par la parole d'un juif converti, Saul de Tarse ou saint Paul, converti également par une vision,

⁶ S. Freud (1921), *Psychologie collective et analyse du moi*, in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p. 46.

⁷ M.-A. Ouaknin, *Zeugma, mémoire biblique et déluges contemporains*, Paris, Points, 2008, p. 289.

⁸ Acte des Apôtres, 11-5.

littéralement un miracle (miracle, c'est *mirus oculus*, ce qui est merveilleux à l'œil). Ici, il s'agit de l'apparition du Christ ressuscité sur le chemin de Damas. Saint Paul va permettre un retournement de l'éthique de l'immangeable : le Christ, dit-il dans la lettre aux Hébreux, « est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, en répandant, non pas le sang de boucs et de jeunes taureaux, mais son propre sang. De cette manière, il a obtenu une libération définitive⁹. » La séparation du sang et de la chair régula l'ordre de la séparation du consommable et de l'inconsommable, cette interdiction allait de pair avec l'interdiction de l'idole, entre le représentable et le non-représentable. Si le voile était le plan d'inscription de la lettre, le livre, il devient alors « voile de chair ». Le retour du sang forme une « carnation iconique », il dégouline des images de la Passion.

Pourtant, il ne s'agit pas de légitimer le regard incestueux de l'idolâtre, cherchant une image pleine. Si le Christ saigne, il arrête en revanche le sang des femmes. En Matthieu 9-20, la femme qui souffre de ménorragie touche la robe de Jésus et guérit. De même, la Vierge est sans tache, immaculée et c'est à son fils que revient le rôle de tacher de sang les linges où il laisse son image.

Longue route que celle du tabou du sang des mères, du sang menstruel – symbole du lien charnel de la maternité : les déesses de la fertilité du monde mésopotamien ont disparu des monothéismes, les premières matriarches bibliques sont pour la plupart infertiles, elles doivent s'en remettre à un grand Autre pour enfanter. Le corps unifié par l'incarnation chrétienne procède ainsi d'un déplacement du sang. Ce sang interdit renvoie ainsi au tabou de l'inceste, celui aussi d'un pouvoir féminin sur les naissances mais plus largement au tabou de la sexualité féminine. Ainsi, le voile de chair, c'est l'histoire d'un corps dont l'image n'est plus liée au sang des mères mais à la parole du père¹⁰.

Le corps unifié, par le déplacement du sang, permet une nouvelle manière de faire du sacré (*sacerfare* en latin est l'étymologie du mot sacrifice) : le nouveau sacrifice, c'est l'eucharistie. L'incorporation du corps et du sang du Christ, permet de faire corps, d'être incorporé à l'ensemble des fidèles. Le *corpus christi* de l'incarnation historique devient alors corps sacramentel puis corps ecclésial. Il représente l'Église elle-même comme ensemble. Mais si l'hostie est initialement le signe qui représente la chose, permet le souvenir du message de Jésus, à partir du

⁹ Lettre aux Hébreux, 9-12.

¹⁰ M.-J. Mondzain, *Le commerce des regards*, Paris, Seuil, 2003.

concile du Latran est prônée la transsubstantiation, c'est-à-dire la croyance dans la présence réelle du Christ dans l'hostie. La transsubstantiation entraîne la controverse. Les calvinistes la refusent. L'affaire des placards en 1534 fait tache : des affiches condamnant l'eucharistie sont placardées sur les murs jusqu'à la porte de la chambre de François 1^{er}.

Il faut voir que la métaphore eucharistique n'existe pas sans son double monstrueux, celui du pouvoir prédateur et dévrateur. Jacques Lacan le disait dans son Séminaire sur le transfert, le cannibalisme n'est jamais absent d'aucun fantasme communionnel¹¹. Il faut voir que la conquête du nouveau monde favorise le retour du refoulé. C'est l'animal qui revient, la bête.

Le mot cannibale vient de Christophe Colomb lui-même et est marqué dès son origine du sceau du déni. Lorsqu'il arrive sur l'île dont on sait maintenant qu'il s'agit de Cuba, Christophe Colomb rencontre les Indiens Arawac. Associant avec ses lectures fantastiques, Colomb entend que les Arawac ont des ennemis, des hommes à tête de chien, des cyclopes. Toujours le sauvage est plus loin, les limites de l'humain toujours repoussées. Les Arawac nomment leurs ennemis par le terme de *Caribas*. Christophe Colomb entend peut-être le *canus* comme évocation du chien mais surtout son fantasme de rencontre du peuple du grand Kan, roi des Chinois. Il fabrique donc par erreur ce mot « cannibales ». Mais alors que les Arawac racontent que certains des leurs sont enlevés et mangés par ces *Caribas*, Christophe Colomb n'y croit pas. Il pense que les Arawac racontent ces histoires anthropophagiques simplement pour s'expliquer la disparition des leurs. Il faudra d'ailleurs des siècles pour que les pratiques anthropophages soient reconnues pour ce qu'elles sont : un cannibalisme gastronomique¹².

La viande et le symbolique

Il est bien question du primitif, de l'archaïque dans cette horreur de la dévoration. Ce que Jacques Lacan, à la suite de Freud, a pu montrer est comment « l'horizon du cannibalisme » se présente dans « cette union la

¹¹ J. Lacan (1960-61), Le Séminaire, livre VIII : *Le transfert*, Éditions du Seuil, Paris, 2001, p. 260.

¹² Voir plus largement, P. Boucheron, Leçon au Collège de France, Le pouvoir cannibale, 7 février 2017, *Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle*.

plus radicale, qu'est la phase orale¹³ ». Ce temps d'identification primordiale repose sur le fait que le sujet est nourri par l'Autre mais que, de plus, dit Lacan : « Ce n'est pas seulement du pain de son bon vouloir que le sujet primitif a à se nourrir, mais bel et bien du corps de celui qui le nourrit¹⁴. » Avant d'être pris dans une dialectique du don, l'objet oral est celui où vient se marquer le premier interdit, celui d'avaler l'Autre, l'Autre maternel, de le mordre et l'on sait comment cet interdit revient de manière transitive dans les phobies infantiles. L'identification orale est aussi un temps où l'objet se clive : c'est bon ou c'est mauvais. « Ne touche pas à ça, c'est caca », va dire l'adulte. S'il y a ce qui fait corps, ce qui est incorporé, ce qui est rejeté, expulsé ou interdit ne rejoint pas pour autant le néant mais fonde un espace du non-moi, espace où, comme le dira également Lacan, « je ne suis pas¹⁵ ».

La question de la viande, dans tout cela, vient radicaliser la notion d'incorporation en ce qu'elle renvoie à l'image de son propre corps. On connaît l'exemple que Lacan donne dans le séminaire des psychoses : cette patiente qui a une hallucination auditive. On la traite de truie. Elle énonce qu'elle revient de chez le charcutier – c'est-à-dire du lieu où elle-même se voit comme morcelée, disjointe¹⁶. L'incarnation que Jacques Lacan écrivait avec le chiffre 1, du signifiant unaire, est parfois un mirage, une édification fébrile à partir d'un trou. Dans un texte pour l'association Psychanalyse et médecine¹⁷, le psychanalyste Pierre Babin dit que pour lui le symbolique, c'est la ficelle sur le rôti, cette manière de faire des nœuds à partir de la coupure. Je me rappelle ce tableau de Rembrandt, *Le Bœuf écorché*, une carcasse crucifiée qui fascinera Soutine et même le bien nommé Francis Bacon. Il me semble que Rembrandt a essayé de peindre ce moment où le réel du cadavre animal devient le signifiant de la consommation alimentaire.

Il y a quelque temps j'ai été pour ainsi dire l'auteur d'une sorte d'acting out dont vous comprendrez qu'il n'est pas sans lien avec l'écriture de ce texte. J'étais il y a quelques mois en vacances à Paris. Le dimanche

¹³ J. Lacan, *op. cit.*, p. 243.

¹⁴ *Op. cit.*

¹⁵ J. Lacan (1966), *L'insistance de la lettre dans l'inconscient*, in *Écrits*, Seuil, 1999, p. 515.

¹⁶ J. Lacan (1955-56). Le séminaire, livre III, *Les Psychoses*. Paris, Seuil, 1981, p. 114.

¹⁷ P. Babin, Corps de bâtiment, in H. Guilyardi, *Qu'est-ce que le corps dans la psychanalyse ?*, Association Psychanalyse et Médecine « Hors collection », 2013, pp. 203-210.

matin, je cherche une boulangerie ouverte et puisque celle en bas de l'immeuble est fermée je me retrouve, en marchant un peu, dans un quartier que je connais mieux et où je décide d'aller acheter également le repas du midi dans l'une des boucheries de la rue du Point-du-Jour. Malgré l'idée des poulets qui rôtissent à l'extérieur, je jette un œil à l'intérieur de la boucherie et repère que pour un prix exceptionnellement acceptable l'enseigne propose le fameux wagyu, le bœuf japonais de Kobé, réputé pour sa finesse. J'en commande alors deux tranches au boucher. Lorsqu'il les pose sur sa balance, un prix exorbitant s'affiche. Je me dis que la balance doit être défectueuse. Passant à la caisse, je vois mieux l'étiquette qui se dégage derrière la vitre, plantée dans la chair, le prix affiché n'était pas au kilo mais pour cent grammes, erreur de mesure. Mais le chiffre de ce prix que je croyais au kilo n'était autre que le montant exact des séances hebdomadaires de mon analyse. Le paquet est ficelé, pesé, emballé, plus possible de reculer, il faut payer. En sortant, je vois que sur l'enseigne, il y a écrit sous le nom du boucher, « viandes d'exception ». Voilà le désir : quelque chose qui fait exception. Voilà l'angoisse : celle de contracter une dette de viande.

« C'est qu'il y a toujours dans le corps, disait Jacques Lacan, et du fait même de cet engagement de la dialectique signifiante [...] – quelque chose de séparé –, quelque chose de sacrifié –, quelque chose de dès lors inerte [...], qu'il y a " la livre de chair¹⁸ " ». Vous connaissez la référence, *Le Marchand de Venise*¹⁹ : le personnage du titre est le marchand Antonio. Pour rendre service à son protégé Bassanio qui veut conquérir la belle et riche Portia, il emprunte de l'argent à l'usurier juif Shylock. Certain de pouvoir le rembourser, il signe un contrat où il autorise son créancier à lui prélever une livre de chair, tout près du cœur, en cas de défaut de paiement. Cet *objet a*, livre de chair, c'est ce réel retranché de la symbolisation primordiale.

Si la symbolisation précède l'imaginaire, comme loi, exclusion du « sang », séparation d'avec la chair et autres interdits alimentaires, ce qui prime aujourd'hui c'est un imaginaire qui voudrait se soustraire à la symbolisation : c'est le « sans » des régimes, sans gluten, sans sucre... Ou une manière de rechercher à tâtons dans la soustraction, l'exception, le trou de l'origine. Le « sans » dit l'absence, là où le symbolique dit la présence – même dans l'absence, surtout dans l'absence.

¹⁸ J. Lacan (1962-63), Le séminaire, livre X. *L'angoisse*, Paris, Le seuil, 2004, p. 254.

¹⁹ W. Shakespeare, *Le marchand de Venise*, Flammarion, 1999.

Balance ton porc

Lorsqu'il cherche à décrire, illustrer le désir de l'hystérique, Lacan va chercher chez Freud. Il cherche dans la *Traumdeutung*, et il trouve quoi : la belle bouchère. Il y a pire pour une femme de boucher que de désirer du caviar ou du saumon fumé, il y a le fait de ne pas en vouloir, de s'y refuser : « La seule chose qui intéresse la belle bouchère, écrit Lacan, c'est que son mari ait envie du petit rien qu'elle tient en réserve²⁰. » Rien ne doit échapper au corps, à son érotique sinon c'est le risque d'être prise pour de la bidoche. Balance ton porc, encore une histoire de viande. Le message sous sa forme inversée jeté sur la place médiatique. Balance, pas seulement une histoire de dénonciation mais également de pesée, la balance est tarée, voire même végétarée. Contre l'angoisse, cela peut-être de balancer la chair, de la vider, peut-être pour qu'il n'en reste qu'une peau, objet a, que l'on peut revêtir, peau d'âne par exemple vidée du désir incestueux. Balance ton porc et aussi balance ton corps, faire avec la question de la chute des corps à l'heure de la PMA. C'est aussi Pierre Babin qui fonde ce mot qui m'a servi de titre, « la viandité », pour décrire ce mélange de viande et d'identité. « Quelque chose, écrit-il, qui dit cette identité de viande qui traîne des charniers des massacres nazis²¹. » Face aux tentatives de défamilialisation des idéologues nazis, Pierre Legendre parlait également de viande avec ce qu'il nommait une « conception bouchère de la filiation²² » – là où le biologique remplace l'inscription par la parole. L'horreur de la viande, c'est le retour du cannibalisme sans la loi, sans la perte. Si du sang interdit fait retour dans le réel, aspergé sur les vitrines de quelques boucheries, c'est alors du sang artificiel. L'industrialisation de la viande, de la vache folle aux lasagnes de cheval, va avec une industrialisation des corps dans la logique biologique de la procréation. Et si les défenses inconscientes touchaient pour Freud la sexualité, ne sont-elles pas en train de viser plus directement la question même de la sexuation ? Le malaise dans l'incarnation, c'est aussi celui d'un corps dont on a fait don à la science.

Mots clés : viande, vegan, incorporation, pulsion orale, cannibalisme, symbolisation primordiale, objet a, livre de chair, balance ton porc.

²⁰ J. Lacan (1962-63), Le séminaire, livre X., *L'angoisse*, op. cit., p. 54.

²¹ P. Babin, op. cit..

²² P. Legendre, *Filiation. Leçon IV, suite 2*, Paris, Fayard, 1990, pp. 214-15.